

Il y a des jours où, ici comme ailleurs, il arrive que nous ne sachions que penser des événements qui nous tombent dessus.

Je me promène dans une sphère éloignée de mon lieu de prédilection. Je vois au loin, une sorte de ballet tourbillonnant au-dessus des jardins du ciel. Je m'approche pour observer de plus près cette lumière dorée dont la vibration arrive jusqu'à moi. Je découvre, imbriquées les unes dans les autres, des milliers de minuscules âmes bourdonnantes se déplaçant dans une sorte de danse rituelle sur des rayons dorés qui forment un immense soleil alvéolé. J'en prends une à part et lui demande, pour la forme, puisque j'avais bien saisi que c'étaient des âmes d'abeilles dont il retournait, de décliner son identité. Elle hésite et me dit :

« Je ne peux, nous sommes.

— Pardon ?

— Dans une ruche, une abeille seule n'est rien sans les autres. Nous sommes obligées de nous souder les unes aux autres, pour nous soutenir autour de notre reine, que nous devons protéger et nourrir coûte que coûte, voire au prix de notre vie.

— Mais pas ici, vous êtes mortes.

— Hélas ! Oui. Mais nous avons été conseillées, de faire ici comme avant, en attendant d'être avisées sur notre sort.

— Bien. Mais pourquoi chez nous, ici, au Purgatoire ?

— Parce que sur Terre, où nous étions auparavant, nous les Abeilles, avons eu quelques problèmes avec

nos ennemies jurées, les Mouches. Les humains nous adulaient pour les bienfaits que leur procurait notre miel, et ils nous ont surnommées « Mouches à miel ». Alors que les autres, noires, bleues ou vertes ont été baptisées « Mouches à merde ».

— Je vois bien, mais ça ne me donne pas la raison de votre présence en ce lieu-dit. Je vais demander en haut-lieu, ce que cela veut dire.

— Merci et revenez nous dire ce qu'il en est, car nous commençons à trouver le temps un peu long, enfermées ici.

— Je n'y manquerai pas. Bonne continuation, pour l'instant. »

Un peu plus loin dans la même sphère, une nuée sombre attire mon attention. Des milliers de petites âmes aussi noires que la suie, s'agglomèrent en un immense amas pestilentiel. Je n'ai pas besoin d'une photo pour comprendre qui elles sont. D'ailleurs, à ma question d'usage, elles me font pratiquement les mêmes réponses que les précédentes.

À moins que leur humeur ne soit plus vindicative que celle des abeilles, elles m'expriment leur mécontentement face au fait que les humains les aient surnommées « Mouches à merde », et que c'est d'une injustice flagrante. Selon leur point de vue, sans leur implication massive dans le système, ce seraient les hommes qui seraient en grande difficulté !

« Imaginez une société, où nous n'existerions pas ! Avec la quantité de déchets que produit chaque jour,

chaque être vivant, se nourrissant, déféquant, pissant partout, tant pour les hommes que pour les animaux, et même les plantes en pourrissant... Imaginez !

– Oui. Vous avez sans doute raison.

– La terre ne serait qu'un immense cloaque, sans notre travail. Non, nous ne méritons vraiment pas ce vilain surnom.

– C'est sûrement vrai, mais là n'est plus le problème, ici... Puisque vous êtes mortes !

– Oui, mais il y a quand même un souci. C'est qu'on nous dit de patienter là, en attendant de nous envoyer nous reposer éternellement en un lieu plus sûr.

– Ah oui, c'est vrai ! Je l'ai aperçue, en passant, votre constellation. Dites-moi, quelque chose me turlupine. La plupart d'entre vous ont des formes bizarres. Que vous est-il arrivé pour être ainsi aplaties ?

– Beaucoup d'entre nous sont mortes de façon violente. Les humains nous détestent. Ils nous attaquent à coup de tapettes. Malgré notre multitude d'yeux, nous n'avons pas le temps de voir arriver le coup, que nous voilà écrabouillées. Les plus sadiques mettent des pièges gluants contre lesquels nous restons collées à nous débattre désespérément pendant des heures, voire des jours, jusqu'à ce que la mort nous délivre de notre calvaire. D'autres, nous tuent à coup de produits toxiques qui nous empoisonnent et nous donnent une mort assurée. Parfois, nous agonisons longtemps en suffoquant avant d'être libérées d'une horrible souffrance !

– Oui, je reconnais bien là le comportement des

hommes, dans ce que vous me dites.

— Mais ce qu'ils ne savent pas, ces imbéciles, c'est qu'en agissant de la sorte, ils se mettent eux-mêmes en péril. Ils ne sont pas inoffensifs pour eux, tous ces poisons qu'ils inventent à tire-larigot. Enfin, il est impossible de les corriger de leurs vilains défauts. À Dieu va !

— Mais... Il me vient une idée... Tantôt, les Mouches à miel m'ont dit que, comme vous, elles attendaient. Je viens de comprendre la raison. C'est que vous ne pouvez pas, pour votre bien-être à tous, vous retrouver les unes et les autres, dans la même constellation ! Je vais demander au Créateur Suprême de rétablir la chose et tout rentrera dans l'ordre.

— Que voulez-vous dire ?

— Il a existé, autrefois, près du Bélier, avant le Grand Chamboulement, qui l'a rayée de la carte du ciel, la constellation « Mouche boréale ». Il suffirait que le Créateur la rétablisse. C'est sûr que vous allez être heureuses là-bas ! Et les Mouches à miel, je les enverrai faire leur bonheur dans la « Mouche australe ». Je vais, de ce pas, en parler à Dieu. Je suis sûr, qu'au vu de la situation, il va abonder dans mon sens ».

J'étais à mille lieues d'imaginer que des lacunes de ce genre existaient encore de nos jours. J'étais surtout loin de croire que des êtres aussi petits, aussi insignifiants, pouvaient avoir une âme.

Ce soir, méditant face au coucher du soleil lointain, il me vient l'idée un peu folle en repensant aux mouches, que je pourrais bien récolter toutes ces petites âmes

rouler sous nos pieds, à abriter d'autres vies, d'autres histoires !

Je me rappelle qu'il y a quelque temps, il était arrivé au Purgatoire un groupe d'âmes d'esclaves, traînant un boulet. Nous avons eu quelque mal à le leur enlever. Les boulets ne voulaient pas quitter les esclaves avec lesquels ils avaient trimé toute une vie, étaient morts et enterrés ensemble ! Il a fallu une équipe spécialisée pour les séparer. Nous avons expédié les âmes des esclaves directement au Paradis et en attendant de statuer sur le sort des âmes des boulets, nous les avons parqués au sud du Purgatoire.

Pierre me demande de l'accompagner, ce que j'accepte d'emblée, désireuse d'en savoir un peu plus. Nous arrivons au tas d'âmes des boulets et découvrons qu'elles sont ternies, toutes couvertes d'une sorte de pigment brun, ce qui leur enlève l'éclat avec lequel elles étaient arrivées chez nous. Pierre les observe, perplexe, et me dit :

« Il faut vite agir, elles sont en danger !

— Que se passe-t-il ?

— Dépourvues de la protection de leurs esclaves, elles choisissent de s'abandonner à la mort une nouvelle fois.

— Un comble, non ?

— Hélas ! Oui ! Mais c'est ainsi ! Elles s'entretenaient mutuellement pour se maintenir dans la clarté. Mais leur séparation n'a pas été une bonne chose ! Les âmes

des boulets souffrent de la solitude et cela se comprend. Elles ne savent pas survivre sans leurs âmes esclaves !

– Que faudrait-il faire, à ton avis ?

– Les envoyer retrouver leurs compagnes de galères au Paradis ! Quoi qu’il en soit, je ne vois pas Terre de Lave parmi eux. D’ailleurs que ferait-il avec la ferraille ?

– Les envoyer au Paradis, dans leur état ?

– Évidemment que non ! Ils n’ont pas assez de lumière pour les aider à y monter. Mais, après un bon bain de prières collectives, tout rentrera dans l’ordre. Envoie donc une armée d’anges réclamer une messe au Vatican !

– Bien. Je vais de ce pas organiser cela.

– Ceci dit, je ne sais toujours pas où trouver Terre de Lave !

– Désolée de ne pouvoir t’aider Pierre. Je vais être attentif aux bizarretés que je rencontre. Si je le vois, ce Terre de Lave, je te fais signe.

– Tu le reconnaîtras aisément, il a été creusé en pilon et peut-être est-il accompagné de son inséparable calou.

– Je vois ce que c’est.

– Bien sûr. Il est l’ami inconditionnel des humains. D’ailleurs, c’est bien pour cela que je le recherche. Étant donné qu’il était présent dans la cuisine où a eu lieu ce crime horrible, il doit pouvoir me dire ce qui s’est exactement passé.

– Un crime dans une cuisine ?

– Oui. Un mari jaloux qui a surpris son épouse et

son prétendu amant à côté du foyer, un jour qu'il était censé être à la chasse aux tangles.

— La jalousie, péché capital !

— Il a assommé le jeune homme à coup de calou !

— La colère, un autre péché capital... Il les cumulait !

— Mais un ladi-lafé suggère que ce jeune homme n'était pas l'amant, mais un fils caché de la femme, qui venait discrètement rendre visite à sa mère.

— Une embrouille, comme seuls les humains savent en créer !

— Dans ce cas précis, il n'y a que Pierre de Lave qui peut me dire ce qui se racontait à ce moment-là dans cette cuisine. Aussi, je compte beaucoup sur sa collaboration pour rendre une justice plus équitable.

— Incorrigibles humains. Ils agissent souvent avant de réfléchir à la portée de leurs actes !

— Comme tu dis. Donc, si tu le vois...

— Fais-moi confiance.

— Merci mon amie. Bonne continuation ! »

Pierre s'en va, me laissant perplexe. Je reste en proie à bien plus de questionnements encore que de réponses à mes propres questions. D'autant que cette histoire m'a rappelé de bien mauvais souvenirs d'autrefois.

Je suis en pleine réflexion, lorsque je vois venir dans ma direction un groupe, un tantinet déluré. Ce sont de jeunes âmes accompagnées de leurs anges gardiens.

Salutations fraternelles.

Après que mes collègues m'aient expliqué leur posi-

belle, dans la rayure d'un banc, voire le socle d'une statue, mais plus jamais contre un arbre, ni une touffe d'herbe, ni sous une plaque d'égout !

Je suis à quelques mètres de mon entreprise. Je pense soudain avec horreur que je n'ai pas mon sac et mes outils de travail.

Dépité, je dois me rendre à l'évidence que je ne peux pas travailler sans outil. Je me contente alors de me glisser dans la boîte aux lettres dans laquelle j'ai une vue imprenable sur le parc en face.

J'observe les allées et venues, mille petites choses sur lesquelles, de ma vie d'homme, je ne m'étais jamais attardé : des drames entre les chats et les chiens, des histoires d'oiseaux se disputant un ver dans les branches ; surtout les techniques imparables des pigeons pour quémander la pitance aux promeneurs.

Je n'imaginai pas que la vie était si dure pour la faune de notre monde ! Aussi, planqué dans ma boîte, je me sentais en sécurité. Enfin, une sécurité relative, parce que soudain, lorsque s'arrête à mon niveau la voiture jaune de La Poste, la panique me gagne. Je n'ai pas le temps de réagir qu'une flopée de papier me tombe dur le râble ! « Quelle vie de... » puis-je m'empêcher de penser en remontant péniblement au-dessus de la pile.

Les cloches marquant l'angélus de midi me sortent de mes rêveries et me ramènent à la terrible réalité. Je dois me résoudre à quitter le lieu, en appréhendant les mêmes dangers traversés ce matin.

Puant plus que jamais, j'entre dans la maison au moment où ma femme s'apprêtait à sortir. Elle rouspète contre l'odeur qui agresse ses narines. En ouvrant la porte, elle se promet de ne pas oublier de ramener de l'anti-cafard, « parce que ça commence à bien faire ces saloperies de bestioles qui empestent ». Je l'entends et mon petit cœur se serre. C'est le scénario redouté qui se profile, la chronique d'une mort annoncée, l'horreur la plus totale. Pauvre de moi ! Je sens que ça va être ma fête ! Si ça se trouve, je vais devoir déménager de mon propre toit si je ne veux pas mourir fly-toxé.

Je me signe en faisant appel à tous les dieux de l'univers pour veiller sur moi.

Ma femme est partie. Elle me manque déjà. Je ne sais pas encore comment elle réagira lorsqu'elle ne me verra pas revenir pour le repas.

Je rentre manger tous les midis, car je n'aime pas aller au self. Non pas que je n'ai pas envie de passer du temps avec mes collègues en dehors des heures de boulot, mais parce que je suis de nature délicate et que je doute de la qualité des repas servis. Trop gras, pas assez frais, peu goûteux. Enfin rien qui ne me donne envie, en somme. J'apprécie les petits plats simples préparés avec amour par mon cordon bleu. Et je l'aime tant que je préfère passer du temps avec elle plus qu'avec les collègues. Et puis entre treize heures et treize heures quarante-huit exactement, l'heure à laquelle je quitte la

maison pour retourner au bureau, nous avons le temps de nous accorder une pause tendresse, voire profiter d'une petite sieste dite crapuleuse. Cela nous fait un bien fou pour patienter jusqu'à nos étreintes du soir. Et puis nous avons le joli projet de faire un bébé pour Noël !

Ciel ! Un bébé ! Mon Dieu ! Ce souvenir me bouleverse. C'est impensable ! À présent, cela ne peut se réaliser ! Tristesse et désolation. Elle va être vachement déçue ! Il faut que je trouve une solution ! Je ne sais pas comment, mais je dois absolument redevenir un homme !

Un cafard n'a jamais eu de relation intime avec une femme, ni engendré d'enfant ! Et je me demande même si je peux encore honorer une femelle. J'ai envie de faire pipi, c'est l'occasion de vérifier.

Je file aux toilettes.

J'ai encore le réflexe de déboutonner le pantalon. Ouais, mais c'est du non-sens, tout le monde sait que les cafards ne portent pas de vêtements ! Leur carapace souple suffit largement à leur habillement. Soit ! Mais ce n'est pas encore le plus grave. Il me faut au moins grimper là-haut sur le rebord de la cuvette. C'est terrible ! Je ne suis pas coutumier du fait et les poils situés sur mes pattes ont des problèmes pour s'accrocher à l'émail.

Je n'arrête pas de tomber, de me relever et de recommencer. Ça me crève, d'autant plus que ma vessie est tellement pleine, que je commence à avoir mal.

Épuisé de cette lutte incessante, je finis par accepter de rester à terre, et, ne pouvant plus me retenir, je fais

pipi juste devant la cuvette. Ce soir, ma femme va encore râler contre moi, car elle est convaincue que les hommes sont incapables de viser correctement et qu'ils en mettent partout ! De surcroît, là, ça va non seulement puer l'urine, mais la pisse de cancrelat qui a une odeur si particulièrement nauséabonde !

J'ai fait pipi sur le tapis sans avoir eu besoin ni de défaire une fermeture éclair ni de tenir mon zizi entre mes pattes. D'ailleurs, si on veut en parler de la chose, je ne pourrai dire grand-chose : elle est quasi inexistante. Ça vous fait rire ? Pas moi.

J'ai lu il y a quelque temps sur Libé un article racontant que des entomologistes australiens avaient mis au point un phalloblaster, une espèce d'engin servant à gonfler le pénis de certains insectes. Je n'ai aucune idée du bien fondé de cette trouvaille, ne sais absolument pas dans quel but a été faite cette recherche, mais ce qui est certain c'est que je me vois mal m'y soumettre. Même si je devais faire appel aux bons services de ces soi-disant bienfaiteurs de l'humanité, jamais leur engin ne grossirait assez mon attribut pour servir à qui de droit. Je vais donc laisser cette utopie s'enfoncer dans l'oubli, mais je veux garder l'espoir que je pourrai un jour ou l'autre m'échapper de ma carapace de cafard et réaliser mon rêve de paternité.

J'entends claquer la porte d'entrée. Dieu ! Que ce bruit est horrible ! J'ai eu peur et je tremble encore lorsque je la vois, ma douce, ma tendre, immensément